

# Histoire de l'OSE

## Les enfants cachés ont la parole

**Huguette BOURRÉE COHEN**

### Saint-Emilion

Un lundi matin, en ce mois d'octobre 1940, nous ne revenons pas à l'Institution. Ma mère nous conduit au train, direction Bordeaux Saint-Jean, puis nous prenons un autocar jusqu'à Saint-Emilion. Nous arrivons ainsi, après un long voyage fatigant, mes deux sœurs, ma mère et moi, dans un joli petit village fortifié, resserré autour d'une majestueuse église gothique en pierre blanche, un village tout tissé de rues étroites et pavées, entièrement ceinturé de murailles et de douves. Partout alentour, des vignes, rien que des vignes. Nous gagnons la route qui doit nous mener vers l'un des « mille et un châteaux » qui dépendent, paraît-il, de Saint-Emilion. Nous sommes bien loin des avions tourmenteurs, des sirènes et de la D.C.A. Tout semble respirer le calme et la tranquillité.

Je serre avec appréhension la main de ma mère tandis qu'elle nous explique que nous serions placées parmi d'autres enfants, bien à l'abri des dangers de la capitale. Nous serions élevées dans le sérieux et la discipline de l'école au Château.

Ma mère, mes deux sœurs et moi, nous marchons ainsi perdues dans toutes ces vignes qui se ressemblent et où émergent quelque fois une belle demeure, un beau château.

Nous empruntons une sombre allée bornée d'un imposant poteau de pierre en haut duquel est gravée l'inscription « Château Peyreau ». Les arbres très hauts nous font une haie accueillante, des oisillons pépient à qui mieux-mieux. Enfin, au bout de cette sombre allée, dans un flot de lumière blanche, une belle et vaste demeure surgit, un château flanqué de deux tours carrées, trônant sur un large parterre de verdure.

La séparation d'avec notre mère est imminente. Maman va repartir loin, très loin, l'angoisse m'étreint le cœur, mais je dois vite me ressaisir. Elle nous rassure alors du mieux qu'elle peut. Nous nous disons au-revoir, pour très bientôt pensons-nous. Une grande porte s'ouvre, une dame apparaît, c'est la maîtresse d'école, les choses sérieuses vont commencer. Nous entrons dans la pièce qui sert d'école aux enfants du voisinage, une vingtaine environ, de différents âges et niveaux. Moi, je sais tout juste lire, je suis dans la première division, c'est-à-dire au premier rang, avec une autre petite fille, Marguerite Dupanloup. A nous deux, nous formons la plus petite classe, les rangées du fond correspondent aux élèves du certificat d'études. Les enfants des cours moyens, première et deuxième année, se trouvent au milieu.

La discipline était rigoureuse, nous devions travailler à nos devoirs, tandis que d'autres récitaient leurs leçons, ou s'appliquaient à la dictée. On entendait tout ce qu'apprenaient les plus grandes élèves, sans bien comprendre, puisque c'était trop fort pour nous. Quelle fut longue cette première journée d'école au Château ! Oui, sévère était la classe, sévère était la maîtresse, sévère était même la récréation. Là aussi, il fallait toujours « parler tout bas », ne pas oublier de baisser la tête lorsque nous passions devant une grande

personne. Bien dire « S'il vous plaît Madame » ou « S'il vous plaît Mademoiselle » ou encore « Merci Madame » ou « Merci Mademoiselle » avec le ton le plus humble qui soit !

Nous étions « les petites nouvelles », la rentrée des classes ayant déjà eu lieu avant notre arrivée, quelques élèves nous regardaient avec curiosité, se hasardant à nous poser des questions sur notre famille, le lieu d'où nous venions, les raisons de notre voyage, ce à quoi nous répondions, par un seul et même mot qui coupait court à leur attente : « j' l'ignore ». Ainsi nous étions censées ne rien savoir sur nous et surtout pas sur notre appartenance religieuse, alors que nous étions dans une pension catholique pour mieux cacher nos origines ! Heureusement, nous connaissions quelques bribes du catéchisme, le « Notre-Père qui êtes aux Cieux » et le « Je vous salue Marie pleine de grâce ». Nous faisions comme les autres petites filles, dès le premier soir, nous nous sommes mises à genoux, au pied de notre lit, récitant un « Notre père qui êtes aux cieux » avec le plus grand empressement et le plus grand sérieux.

Les jours s'écoulèrent ainsi dans la rigueur et la discipline, que ce soit au dortoir, au réfectoire, ou dans l'unique salle de classe, loin de notre famille dont nous avions peu de nouvelles, puisque c'était la guerre. Nous étions là pour apprendre et recevoir une bonne instruction. On nous inculquait « la bonne morale », non seulement par l'enseignement religieux, mais aussi par le choix des lectures, des poèmes, des saynètes jouées ou chantées. J'ai appris des centaines de chansons durant ma vie d'enfant traversée par la guerre, pendant laquelle nous vivions cachées», mais dont les occupations scolaires et culturelles nous ont préservées de la tristesse et de la déprime.

Mais il n'y avait pas que le chant, il y avait aussi le concert de grande musique, une fois par semaine, le dimanche matin, non pas au Château, mais à l'église du village. La surveillante, Mademoiselle Brocco, nous y conduisait

pour accomplir notre devoir de bonne chrétienne. À notre arrivée devant l'église, les cloches sonnaient à toute volée. Nous passions alors sous le porche et allions prendre place près des chœurs et du guide-chant, non sans regarder autour de nous l'autel, les statues, les grosses dalles de pierre blanchâtre au sol, et, bien sagement, dévisageant les personnes qui s'installaient devant nous sur les prie-dieu, nous écoutions, sans bien comprendre ce qui se passait. Moi, j'écoutais avec ravissement et complet détachement pour le monde alentour, j'oubliais le château, les devoirs, les punitions, le « pipi au lit », le mal de pieds dans les galoches trop serrées. La messe des chrétiens était mon concert à moi, mon intime et doux refuge et ma véritable initiation à l'écoute de très grands musiciens, comme Jean-Sébastien Bach. C'était un merveilleux dérivatif, grâce auquel j'oubliais ma condition de petite fille juive cachée dans un beau château, à l'abri, pensions-nous, de la guerre et de ses tourments.

Nous étions, mes deux sœurs et moi, l'objet d'une certaine hostilité de la part de nos petites camarades. Nous devions être très prudentes et bien cacher le fait que nous étions d'une religion différente, même si nous faisions les mêmes prières que tout le monde au dortoir, le soir, et allions à l'église le dimanche matin assister à la messe chrétienne. Il nous semblait toujours qu'on nous montrait du doigt. Et pour ne rien arranger, nos noms et prénoms n'avaient pas été changés, comme ils le furent plus tard. En effet, Cohen, notre nom patronymique, correspond à Durand ou Dupont chez les chrétiens. Tamo et Fortunée, les prénoms de mes deux sœurs aînées, n'avaient rien de courant ! Je ressentais une grande injustice, vis-à-vis des autres enfants, lorsque nous n'avions pas droit à la distribution de bonbons les jours de fête, parce que notre mère n'avait pas apporté nos cartes d'alimentation. Je pense, avec du recul, que c'était un oubli volontaire de sa part, car ces cartes devaient mentionner, en haut et à gauche, par un coup de tampon, le mot Juif.

Nous avions peu de nouvelles de nos parents qui sont venus, chacun séparé-

ment nous voir. Mon père est venu à deux reprises, la première fois, ce fut un 1er janvier 1941, il nous apporta, en guise d'étrennes, un cartable rempli de fournitures scolaires, ce qui intrigua nos petites camarades, toujours curieuses de ce qui nous arrivait de nouveau. En effet, pourquoi n'avions-nous pas reçu ce cartable, comme tout le monde, au moment de la rentrée des classes qui avait lieu à cette époque un 1er octobre... Décidément, nous n'étions pas comme tout le monde! Une autre fois, il vint au mois de mai, alors que nous étions dehors, sous les ombrages, en train d'éplucher des petits pois avec les autres petites filles de notre classe. Il nous emmena au village, chez l'aubergiste, Madame Gervais, et nous fit manger quelques bonnes pâtisseries, puis tout heureux, nous ramena au château.

Ma mère nous écrivait assez souvent et de plus, nous confectionnait quelques petits colis. On les reconnaissait de loin ses colis, toujours cousus dans des morceaux de drap, afin que rien ne se perde. Naturellement, ils ne nous étaient pas restitués dans leur entier. On nous distribuait une figue, ainsi que la petite robe qu'elle venait de terminer, au crochet, la veille certainement, à chacune de nous trois ! Les autres douceurs, on n'en voyait jamais la couleur. Elle y mettait, paraît-il, des paquets de dattes et de biscuits. Un jour, qu'elle vint nous voir, nous trouvant plutôt amaigries, elle nous demanda si on nous donnait bien les colis. Elle comprit alors qu'ils n'étaient pas toujours distribués dans leurs contenus, qu'il manquait toujours quelque chose.

Des doutes ont dû surgir en haut lieu, à la pension, et un beau matin, les trois petites Cohen furent envoyées à Libourne, dans une 204 noire pour faire des photos d'identité. Que cela présageait-il ? Maman revint peu de temps après et prétextant qu'elle nous emmenait faire un tour au village, nous allions prendre le car pour Bordeaux pour ne plus retourner à Saint-Emilion. Une nouvelle page se tournait pour nous, même si la guerre était loin de se terminer ! Nous allions partir à Pau, par le premier train du soir ! Arrivées à la gare de Bordeaux, ma mère nous conduisit vers une salle d'attente bondée de voyageurs, à la recherche, comme nous, d'un abri sûr.

Nous nous sentions sécurisées par sa présence retrouvée après cette longue période de séparation. Nous étions certaines que, grâce à sa clairvoyance et à toutes les ressources de son imagination, elle trouverait toujours la solution pour nous sortir des situations difficiles, non seulement pour nous, ses trois filles aînées, mais pour toute sa couvée dispersée dans différents endroits relativement épargnés avec la persécution qui sévissait un peu partout.

Elle nous avait bien répété ses consignes en quittant Saint-Emilion, « Sur-tout, ne pas trop parler si on vous questionne, où allez-vous ? D'où venez-vous ? Pourquoi ? Comment ? Il faut être très prudents et en dire le moins possible » continuait-elle, « Il peut y avoir des mouchards ou des indics, à l'affût de tout comportement suspect... ». Elle se méfiait de la police française et de la Gestapo, qui traquait les familles juives, à la demande du Maréchal Pétain.

## Pau

C'est tard dans la nuit que nous arrivons en gare de Pau, où maman dispose d'une minuscule chambre de bonne au dernier étage d'un immeuble, rue Carnot, chez Madame Courtade. Il n'y a ni eau courante, ni électricité, juste une bougie pour nous éclairer et une petite lucarne au toit qui laisse entrevoir un peu de ciel étoilé à cette heure tardive de la nuit ! Un unique grand lit dès qu'on ouvre la porte va nous permettre de prendre du repos, même si nous allons dormir serrées comme des lapins les unes contre les autres et avec pour seul repas, le dernier petit-déjeuner pris la veille à Saint-Emilion.

Le lendemain matin, avec la clarté du jour qui entrait dans la chambre, Maman nous réveille, son principal souci étant de trouver un peu de nourriture, on avait beau chercher, il n'y avait rien à se mettre sous la dent et quand la faim vous tenaille l'estomac, alors, manger devient vite une obsession.

Cette fois encore, maman nous rassure, nous allons retourner à la gare de Pau où se trouve, en cette période de guerre, un centre d'accueil de la Croix Rouge-Française qui va pourvoir à nos besoins élémentaires et immédiats. Effectivement, nous voyons une file d'attente de gens dans le besoin qui vont se faire servir un petit déjeuner bien chaud avec une distribution de quelques vivres pour la journée. Comme cela nous semble bon et réconfortant, lorsque notre tour arrive de boire un chocolat fumant avec de beaux petits pains dorés si gentiment offerts.

En fin de journée, nous regagnons la petite chambre de bonne pour une dernière nuit à Pau. Maman nous fait encore quelques dernières recommandations, à savoir comment répondre si on nous posait certaines questions indiscretes « Avez-vous bien mangé ? N'avez-vous besoin de rien ? ». Il fallait toujours répondre « Tout va bien, nous avons mangé. ». Personne n'avait besoin de savoir notre emploi du temps, ni de quoi nous vivions. Et la chose se produisit d'ailleurs, alors que nous montons l'escalier, nous rencontrons la voisine du dessous qui, après de brèves salutations ne peut s'empêcher de satisfaire sa curiosité en nous faisant parler, croyait-elle. C'est alors, que nous nous sommes souvenues de ce qu'il fallait dire, nous regardant toutes les trois, mes deux sœurs et moi, nous avons été prises d'un fou rire irrépressible en lui affirmant qu'on avait « bien mangé, même de la saucisse et des haricots rouges ». Dans mon inconscient d'enfant, je ne me rendais pas compte que Maman nous protégeait en nous faisant passer pour des non juifs, pour qui il est interdit de manger du porc. Aujourd'hui, je réalise à quel point cette phrase était incongrue dans notre bouche d'enfant juive, sans savoir que quelques années plus tard, cachés dans les maisons d'enfants, nous mangerions du boudin, de la saucisse, bref du cochon sous différentes formes !

Nous ne pouvions pas nous empêcher de penser à ce qu'elle nous avait dit pour nous convaincre de mentir, « Ils n'ont pas besoin de savoir ce que nous avons dans nos assiettes, rappelez-vous, votre ventre n'est pas une vitrine ! » Bien des années plus tard, on s'en rappelle encore et on en parle en riant



dans les réunions de famille !

Nous quittons cette belle ville de Pau, son majestueux château et le Gave qui descend de la montagne verdoyante que nous avons à peine aperçue par manque de temps. Nous n'étions pas venues là pour nous promener, seule maman savait ce qu'elle voulait y faire et quelles personnes elle devait voir. Nous devions toujours rester vigilants vis-à-vis de l'entourage, à cause des dénonciations possibles et user, au besoin, de ruses pour passer inaperçues et nous fondre dans la foule.

Il y avait beaucoup de contrôles dans les gares, les trains et les lieux publics. Maman qui nous disait toujours de « Ne pas rester les deux pieds dans le même sabot », était très avisée et très débrouillarde pour déjouer ces contrôles. Par exemple, afin de donner une consonance espagnole à son nom, elle avait maquillé ses papiers d'identité en rajoutant un a à la fin de son prénom et un o à la fin de son nom de femme mariée ! Madame Esther Cohen devenait Madame Esthera Cohéno ! Elle nous a raconté dans le creux de l'oreille bien sûr, qu'un jour, alors qu'elle prenait le train pour Pau, avec sa chevelure noire bouclée et sa mantille brodée, laissant apparaître un accroche-cœur et des points de beauté, une croix chrétienne autour du cou et un missel sous le bras, qu'elle passait avec assurance les contrôles d'identité, remerciant en espagnol à grands renforts de « Muchas Gracias », l'agent chargé des vérifications d'usage.

Après de longues heures passées sur ces banquettes en bois, le train s'arrête enfin en gare de Limoges-Bénédictin. Une foule bruyante se dirige vers la sortie, tandis que nous restons bien regroupées autour de notre mère, qui hésite sur la direction à prendre pour rejoindre la Pouponnière, où se trouve notre petit frère Robert, tout juste âgé de dix-huit mois. Un autocar nous attend, qui va nous y conduire. Nous ne sommes pas les seules à nous y rendre. Nous allons faire la route avec une dame qui va y déposer son bébé de



quelques mois. Cette pouponnière est dirigée par l'OSE. Maman est rassurée et heureuse de voir son petit dernier entre de bonnes mains, son état général est satisfaisant.

## Le Couret

Sur le conseil d'une assistante sociale de l'OSE, nous ne retournons pas à Paris, occupé par les Allemands. Maman me place à une trentaine de kilomètres de Limoges, dans la Haute- Vienne, au Château du Couret. Mes deux sœurs iront dans la Creuse, à Chabannes, où je les rejoindrais un peu plus tard.

Le Couret est un petit château familial, entouré d'un beau parc abritant de grands arbres. C'est une maison dirigée entièrement par l'O S E. Les enfants y sont cachés pour échapper à la persécution grandissante. L'ambiance y était insouciance et conviviale, même si le confort n'était pas très apparent ! Cela ne nous empêchait pas de chanter, de danser, de nous amuser. Il faut dire que les éducateurs veillaient à ne pas nous alarmer tout en restant très attentifs aux événements extérieurs. On jouait par exemple à la chaise musicale, on tournait au son de la musique, autour d'un nombre égal de danseurs et de chaises moins une, et quand la musique s'arrêtait, il fallait vite s'asseoir. Le dernier restait debout, n'ayant plus de chaise, les autres étant plus rapides que lui, il avait donc perdu la partie. De même pour le jeu de la chandelle, si on ne ramassait pas assez vite le mouchoir jeté derrière son dos, on se retrouvait vite tout seul, au milieu de la ronde, comme une chandelle, jusqu'à ce que quelqu'un vienne nous délivrer et ainsi de suite !

À chaque repas, nous devions prier pour remercier le Seigneur Adonaï. C'était une prière chantée. Les paroles en français étaient toutes simples, Pour ce repas, pour toute joie nous te louons Seigneur et se terminait par un souhait de Bon appétit, répété quatre fois, puis Merci beaucoup, répété encore quatre fois. J'ai aussi le souvenir d'une fête de fin d'école, où on nous

avait fait jouer une célèbre scène du théâtre de Molière, extraite du Malade Imaginaire.

Il y avait aussi les promenades dans la campagne verdoyante tout autour du château. L'un de nos plaisirs favoris était de ramasser des petites baies censées être la nourriture des oiseaux, comme les prunelles sauvages, les mûres, les fraises des bois ou les nèfles tout juste bonnes à déguster ! Les petites pommes tombées des arbres ou les poires trouvées en chemin, faisaient un complément très appréciable pour nos petits estomacs souvent insatisfaits après le repas. Il faut dire que, comme à Paris, le ravitaillement était partout aussi parcimonieux. Heureusement, la Nature se montrait très généreuse dans les campagnes, cela faisait partie des quelques compensations que nous ne refusions pas. Ainsi, en automne, lorsque les châtaignes dégringolaient, à moitié fendues au sol, c'était un vrai festin nourrissant de marrons mangés tout crus, par pure gourmandise, sans attendre de les ramener au château, où elles auraient fait l'objet de quelques bonnes grillades ! Toutes ces petites friandises que nous trouvions au cours de nos promenades dans la campagne amélioraient bien l'ordinaire d'autant que peu de courrier, encore moins de visites n'arrivaient au château !

J'ai dû rester une petite année au Couret. J'aimais bien cette ambiance familiale, on s'amusait beaucoup sans se sentir inquiet, du moins, on nous parlait le moins possible des événements graves qui se tramaient à l'extérieur. Nous nous accommodions très bien des conditions existantes, et même si nos parents ne venaient pas nous voir comme nous l'aurions souhaité, bientôt cette guerre ne serait plus qu'un mauvais souvenir. On observait le shabbat, le vendredi soir jusqu'au samedi au coucher du soleil, ce qui donnait l'occasion de réciter quelques prières en hébreu même si nous n'y comprenions rien. Je me rappelle surtout que l'on ne devait pas travailler.

Le peu d'hébreu dont je me souviens encore aujourd'hui, vient de la ré-

citation des prières de cette époque. Ces quelques rudiments d'hébreu me rappellent constamment notre enfance, pas ordinaire, certes « cachée », mais sauvée d'un sort tragique.

## Chabannes

Je dois maintenant rejoindre mes deux sœurs dans un autre beau château, situé dans la Creuse, près de la Souterraine, où la sécurité paraissait plus évidente, car depuis un certain temps, le bruit courait ici que les gendarmes faisaient des rondes autour du château, à la recherche d'enfants juifs, arrivés clandestinement, d'où la nécessité de partir ailleurs.

Je vais donc retrouver mes deux grandes sœurs au château de Chabannes, dans la Creuse. C'est une dame qui m'y conduit avec une autre petite fille, cachée elle aussi. Nous sommes encore dans un établissement géré par l'OSE, même ambiance et joie de vivre, où je retrouvai avec mes deux sœurs, quantité de petites filles et de petits garçons occupés à travailler, à ramasser du bois pour se chauffer, nettoyer le parc ou les dépendances, tout cela en sifflotant et en chantant, affichant une certaine gaieté, toujours dans cet esprit d'entraide et de solidarité.

Je n'ai eu aucun mal à m'adapter à ce groupe et je me suis fait très vite un petit cercle d'amis. On appelait les monitrices par leur prénom, la mienne c'était Ida, qui nous communiquait comme toutes les autres d'ailleurs, beaucoup d'entrain et de gaieté. Une place importante était faite au chant, la danse, de nombreux jeux de plein air, en salle les jours de pluie. Je ne me rappelle pas de contrainte quelconque ou de sévère punition. Le seul motif de tristesse était l'éloignement avec les parents, ressenti lorsque venait le soir après une bonne journée. Lorsque venait l'heure du coucher, quelqu'un de la famille manquait pour nous raconter une histoire et nous rassurer avant de dormir.

Bien qu'étant sans nouvelles récentes des parents, nous vivions heureux dans ce château de Chabannes, un peu comme dans une grande famille, les plus grands enfants prenant soin des plus petits. La vie s'écoulait simplement sous le regard bienveillant des éducateurs, du directeur Monsieur Chevrier, et de tout le personnel de service, attentifs aux moindres problèmes qui pouvaient surgir dans cette communauté. Mes deux sœurs aînées allaient à l'école au village, avec pour maîtresse Madame Irène Paillassou, qu'elles aimaient beaucoup car elle ne faisait pas de différence entre les élèves natifs de la région et les enfants réfugiés d'un peu partout des quatre coins de la France ou d'autres pays, comme la Pologne ou l'Allemagne. Moi, j'avais classe au château, le matin ou l'après-midi, en alternance avec des activités ludiques qui ne laissaient pas de place à l'ennui !

L'atmosphère qui régnait à Chabannes ou au Couret était basée sur le bien-être des enfants, la fraternité et par-dessus tout sur leur sécurité. Pas de culpabilisation d'aucune sorte, ni de punition blessante et absurde, si un enfant avait mouillé ses draps la nuit ou si une leçon n'avait pas été apprise ! L'écoute des éducateurs était toujours bienveillante et basée sur les encouragements à surmonter le plus possible, par nous-mêmes, nos propres difficultés.

Nous ne savions rien de ce qui nous attendait, ni comment les familles se retrouveraient après la guerre. Nous n'étions pas vraiment conscientes de l'immense chaîne de solidarité qui se déployait pour nous sauver, que ce soit par des organisations juives de secours, comme l'OSE, ou protestantes, comme La Cimade et ses nombreux réseaux dans les Cévennes ou d'autres endroits pouvant abriter de nombreux enfants, menacés de déportation dans les camps de la mort.

Mes deux sœurs sont parties avant moi de Chabannes pour un autre château, en Sologne, où je devrais les rejoindre quelques semaines plus tard. Les

départs se faisaient par petits groupes, au moment le plus opportun. Il fallait user de précaution pour ne pas attirer l'attention des gendarmes. J'allais avoir 9 ans, mes petites amies aussi. On était tellement occupées à jouer, qu'on ne ressentait pas vraiment la guerre comme quelque chose de très grave. Et puis un jour, un monsieur m'a pris par la main et m'a dit de marcher vivement, nous partions de Chabannes, pour un autre château, où je rejoindrais mes deux sœurs. Il fallait faire vite pour attraper l'autocar qui nous conduirait jusqu'à la gare la plus proche. Pour m'encourager, il m'a même promis un morceau de chocolat à notre arrivée dans la soirée, il m'a dit qu'il s'appelait Monsieur Loinger. J'ai appris beaucoup plus tard, qu'il faisait partie du réseau de sauvetage des enfants, le réseau Garel, qui acheminait les enfants, soit un par un, soit par de très petits groupes, pour les conduire hors des zones de danger, c'est-à-dire éloignés de la présence des soldats allemands.

### Le château des Basses-Fontaines

J'allais retrouver mes sœurs en Sologne, parties quelques semaines plus tôt. Nous avons pris le train, puis l'autocar. Deux heures plus tard, arrivés en gare de Beaugency, un autre car nous dépose au village de Saint Laurent des Eaux dans le Loir et Cher. Il y avait encore trois kilomètres à pieds avant d'arriver au bout de ce voyage plutôt mouvementé, dont je ne voyais pas la fin. Mal chaussée, mes petites jambes me font souffrir, je ne suis pas habituée à faire des kilomètres et la fatigue de la journée se fait maintenant sentir. Je ne dis rien car j'ai peur de me faire gronder. Et puis, je ne dois pas pleurer; je suis une grande fille de bientôt dix ans, pour grandir, il faut marcher et ne pas s'arrêter en route.

Le château apparaît enfin, tout en briques à damiers roses, surmonté d'une tourelle au toit pointu correspondant à la chapelle, en perspective, un parterre de verdure entouré de grands arbres sombres et majestueux. Monsieur

Loinger sonne la cloche pour se faire annoncer, une monitrice vient à notre rencontre et le dirige jusqu'au bureau de la directrice, Madame Henriette Chautard, dont le surnom de totem était Gazelle. Elle m'amène ensuite au grand réfectoire très animé, où je retrouve mes deux sœurs et cours vers elles pour les embrasser. La monitrice « Grizzli » me conduit alors, avec un bon sourire et des yeux pétillants de gaité, vers une grande table où je dois m'installer. Je suis placée à côté d'une petite fille surnommée Raymonde Drapier, de son nom Rachel Tuchnajder, elle deviendra ma meilleure amie jusqu'à la fin de la guerre jusqu'en mai 1945, au château des Basses-Fontaines, où nous avons vécu cachées avec de faux noms et de faux papiers d'identité.

Dans ce lieu apparemment paisible, on parlerait un peu moins de la guerre, du moins je le croyais. Le repas terminé, nous montons au dortoir où Grizzli m'indique les toilettes et mon lit. Par chance, mon lit se trouve à côté de celui de Raymonde et non loin de l'espace réservé à notre monitrice. Nous devons veiller à ne pas faire trop de bruit pour ne pas être passible de punitions, car si Grizzli est gentille, elle est sévère pour faire respecter le sommeil de son groupe au dortoir. Lorsqu'il y a une punition, elle se résume à un tour d'étang le matin de bonne heure avant le lever des autres enfants et ce quelque soit le temps.

Mes deux sœurs semblaient contentes d'être ici ! J'ai pu observer, en arrivant hier au réfectoire qu'elles portaient, comme toutes les autres, de jolis tabliers aux tons pastel et je me demande si moi aussi, j'y aurais droit. Effectivement, au pied de mon lit je découvre, avec un petit tas de linge propre, un de ces jolis tabliers à carreaux rose et vert pâle, ainsi qu'une paire de sabots de bois. Je me demande si je saurais marcher avec. On ne doit les mettre, que lorsqu'on fait des promenades dans les bois et autour de la propriété.

Lorsque, toutes les petites filles sont lavées, habillées, apprêtées, c'est l'heure d'aller au réfectoire prendre le petit déjeuner. Tout se fait dans

l'ordre et la discipline. Puis, comme c'est la coutume, m'explique Raymond, nous devons assister à la levée des couleurs du drapeau de la France ! Nous sommes dans une maison d'enfants du Secours National, sous l'autorité du Maréchal Pétain. Bien alignées, en rang deux par deux, les équipes entament un hymne à la gloire de la France et du Maréchal, tandis que l'assistance regarde respectueusement le drapeau bleu, blanc, rouge qui monte lentement sur son mât, puis flotte bien haut dans le ciel. Il est maintenant temps de rejoindre les salles de classe qui sont toutes situées dans les différents étages du château. Beaucoup d'enfants sont de confession catholique ou protestante, nous n'étions qu'une quinzaine d'enfants cachés parmi tous les pensionnaires, et il nous fallait impérativement ne rien révéler de nos origines, et faire tout ce que faisaient les autres, c'est-à-dire pratiquer les mêmes activités, à savoir, chanter, jouer, apprendre nos leçons et respecter l'esprit de cet établissement, réservé aux seuls petits enfants «français», et bien sûr, nous devons observer ce salut au drapeau quotidien, voulu par le Maréchal. Nous n'étions pas obligées d'aller à la messe ou au temple le dimanche, même si nous chantions comme tout le monde, les cantiques protestants ou catholiques et récitons leurs prières, le soir avant d'aller nous coucher.

En ce mois de mars 1944, le 24, je vais avoir 10 ans. Toutes mes petites camarades me disent que j'ai bien grandi. Et l'une d'elles, m'a promis une petite surprise pour mon anniversaire. Je suis impatiente de savoir ce qu'elle me réserve, moi qui n'ai jamais rien eu à cette occasion. Chez nous, on ne fêtait aucun anniversaire de naissance ! Le jour venu, je trouve, à côté de mon bol du petit déjeuner, un joli petit paquet, fabriqué avec une feuille de papier quadrillé blanc, sur lequel est écrit « Bon Anniversaire » de la part de Jacqueline Simard. Bien sûr, je l'ouvre délicatement et puis, je découvre plusieurs morceaux de sucre qu'elle avait gardés depuis une dizaine de jours, peut-être, bien rangés les uns en-dessous des autres, comme dans une petite boîte et qui représentaient sa collation quotidienne du dix heures à laquelle



nous avions droit chaque matin. J'en étais très touchée et la remerciais sincèrement, cela m'avait fait un grand plaisir. C'était le premier cadeau que je recevais, je ne devais jamais l'oublier, même au delà de mes longues années de vie, tant il représentait d'amitié et de gentillesse de la part de cette petite camarade, à mon égard. En fait, la guerre ne nous rendait pas exigeants et un petit rien nous rendait heureux.

En avril 1944, Gazelle la directrice a été avertie de la visite en personne du Maréchal. Tout le monde s'est affairé, pour cette grande circonstance, à cueillir le plus possible de jonquilles, afin de fleurir toutes les fenêtres du château et lui souhaiter ainsi la bienvenue. Et bien sûr, nous aurions chanté l'hymne, « Maréchal, nous voilà devant toi, le Sauveur de la France ».

Nous devions être impeccables, de la tête aux pieds, bien en rang sur le per-ron et garder le silence lorsque le Maréchal arriverait, prêts à écouter son discours, le plus respectueusement possible. Nous sommes restées longtemps à attendre le Maréchal, le jour convenu, puis finalement, nous apprenons que le Maréchal ne viendrait pas ! Il avait sûrement été empêché par des événements plus importants. C'est la Directrice qui a dû se sentir soulagée car elle aurait certainement été inquiétée si on lui avait demandé les papiers de tous les enfants présents dans son établissement. Elle avait accepté de recueillir une quinzaine de petites filles israélites, arrivées clandestinement du Bureau du Secours National de Paris et avait pris de ce fait, un très gros risque en les cachant parmi les autres pensionnaires du château, qui ne se doutaient de rien. C'était de sa part un acte de résistance.

Nous n'étions pas très loin d'Orléans où les Allemands avaient des troupes qui sillonnaient la région. Cet endroit si calme de la Sologne commençait à nous tourmenter car on entendait très bien la nuit ces avions, voler presque au dessus de nos têtes, avec le même bruit de moteur qui tournoyait d'une manière lancinante et continue, pendant de longues minutes nous paraissant une

éternité. Je me souviens mettre la tête sous la couverture et ne la ressortir que lorsque le bruit avait disparu, tant j'en avais peur. Il est arrivé que l'un de ces avions explose dans un champ, situé à proximité du château, faisant même des trous dans le sol et provoquant surtout de grandes frayeurs auprès des enfants qui dormaient paisiblement. Et depuis ces événements, de nombreux jeunes Allemands rôdaient autour de la propriété, à la recherche de résistants, soupçonnés de recevoir des fusils par l'Aviation française. Le château fut fouillé de fond en comble, ainsi que la chapelle et les dépendances, dont un petit chalet où la directrice avait entreposé dans un coffre-fort, des papiers d'identité de deux jeunes enfants, récemment arrivés. Heureusement et par chance, la serrure du coffre s'est trouvée bloquée lorsque les Allemands ont voulu le faire ouvrir. Sans se démonter, la directrice Gazelle promit qu'elle ferait venir un serrurier d'Orléans dès le lendemain afin de remédier à cette situation.

C'est alors que n'écoutant que son sang-froid et son courage, Gazelle fit réveiller en pleine nuit, toutes les petites filles juives et leur demanda de descendre sur la pointe des pieds, il ne fallait surtout pas réveiller les autres qui dormaient profondément. Un camion nous attendait, dans l'allée principale et devait nous conduire dans un autre château où nous serions provisoirement accueillies et cachées à nouveau. Avec la visite des soldats allemands, notre sécurité était de nouveau menacée. C'est le Bureau du Secours National de Paris qui a pris cette décision et a indiqué le lieu exact où nous devions aller. Nous étions tout de même un peu tristes de devoir quitter les Basses-Fontaines, où nous étions si bien et avions nos habitudes depuis bientôt deux ans.

### Le château de Coudray

Notre pérégrination se poursuit et une fois de plus et nous atterrissons dans un grand château fort, avec un vrai pont-levis et des douves qui l'entourent.

Nous sommes arrivées tout près de Chinon, au Château du Coudray, en Indre-et-Loire. C'est un château féodal qui date du Moyen-âge, qui comporte de nombreuses tourelles et des créneaux sur ses hauteurs. Beaucoup

d'enfants y séjournent, nous allons devoir faire connaissance avec les lieux et les règles de la vie, ici. Tout est nouveau pour nous ! La discipline nous semble plus sévère à observer, il faut dire que nous sommes plus nombreux que nous l'étions à Chabannes ou aux Basses-Fontaines. Nous avons les mêmes activités, nous allons en classe, selon notre niveau, nous pratiquons, outre le sport, les promenades dans la nature et toutes sortes d'exercices obligatoires, comme le lever du drapeau chaque jour ou l'épluchage de légumes.

Nous recevions aussi une éducation artistique à travers la musique, le théâtre, la fabrication de costumes pour les pièces faisant allusion au Moyen-âge. On ne s'ennuyait pas, étant toujours occupées en classe, en promenade, aux veillées après le souper, à toutes sortes d'activités créatrices. Nous ne sommes restées que deux mois environ dans ce château féodal et c'est avec bonheur que nous avons retrouvé nos chères Basses-Fontaines, lorsque le camion est revenu nous chercher, Fanny, Eva, Raymonde, Jeanine, Lucie, Jacqueline, France, Fortunée, les autres et moi bien sûr ! On sautait de joie, tellement on était contentes de retrouver nos monitrices et toutes nos petites amies dans ce doux havre de paix, d'amitié et de solidarité, que nous avions tant aimé aux Basses Fontaines.

## Retour aux Basses Fontaines

Les Allemands allaient repartir de la région, les nouvelles de la guerre n'étaient pas bonnes pour eux. Il faisait très beau en ce mois de mai 1945. Le ciel était d'un bleu azur, on ne se doutait de rien, vêtu d'un short et blouse légère, jouant sur la pelouse, aux osselets et à la pichenette avec un petit canif, lorsque tout à coup, une grosse et assourdissante volée de cloches

se mit à sonner sans discontinuer. De partout, les gens sortaient, des champs, des prés, du château, du village, annonçant malgré le brouhaha des cloches, « La guerre est finie, la guerre est finie !! ».

On a laissé les jeux en plan, tout le monde courait vers le perron, les petits, les grands, les monitrices, les dames de service. Était-ce possible que cette guerre soit réellement terminée ? On s'était tellement habitués à vivre avec ces peurs et ces tourments qu'on avait du mal à croire à cette nouvelle qui allait changer la suite de notre vie. C'était difficile à réaliser d'un seul coup, était-ce bien vrai cette fois ci ? Les gens s'embrassaient, faisant éclater leur joie sans retenue d'avoir retrouvé la liberté et enfin la paix ! La guerre était bel et bien terminée...

Nous, petites filles cachées parmi les autres, dans ces pensions du Secours national ou même ailleurs, chez des particuliers par exemple, nous ne réalisons pas ce que cela représenterait de vivre au grand jour et de ne plus être stigmatisées à cause d'une étoile jaune dont le port était devenu obligatoire. Le dictateur Hitler avait définitivement perdu sa cruelle bataille, oui, le redoutable ennemi était vaincu !

Nous allions pour certaines, pas pour toutes malheureusement, revoir nos parents et rentrer à la maison. Mes sœurs et mes frères avons eu cette chance immense de faire partie de ces enfants qui ont retrouvé toute leur famille, ayant été préservés du pire, grâce à ces nombreuses chaînes humaines de solidarité.

Lorsque le moment est venu pour nous de quitter les Basses-Fontaines, nous avions au cœur un immense élan de reconnaissance pour notre directrice Gazelle et tous ses proches collaborateurs, dont nous n'oublierons jamais le dévouement et l'amour qu'ils nous ont portés, afin de nous sauver.

## Une colonie de vacances en Allemagne

De retour à Paris, dans l'appartement de la rue Saint-Antoine, entretemps entièrement spolié par les Allemands, nous avons retrouvé un semblant de vie normale. Mais notre santé était restée bien fragile avec toutes les privations subies par le manque de nourriture. Aussi, par l'intermédiaire d'une assistante sociale de l'O.S.E, Maman nous a envoyées dans une colonie de vacances, en Allemagne, à Christazhoffen, près de la Forêt Noire, où nous avons fait une cure de suralimentation et de bon air, dans un grand chalet en bois, notre séjour étant entièrement pris en charge par les autorités allemandes au titre des dommages de guerre.

Nous avons été reçus comme des princes, tout le personnel était à nos petits soins pour rendre ce séjour le plus agréable possible, dans un site magnifique, en pleine verdure, tout près d'un joli petit bourg où nous avons été très bien accueillis par la population. De jolies petites filles blondes aux cheveux tressés cherchaient à jouer avec nous et à nous faire découvrir leur pays, malheureusement, nous avions du mal à nous comprendre, elles ne connaissaient pas un mot de français et nous pas un mot d'allemand. Faute de nous comprendre, nous allions avec elles voir les abeilles autour des ruches, dont leurs parents apiculteurs récoltaient le miel que nous mangions au chalet, en épaisses couches, au déjeuner et au goûter, sur nos tartines. Les petits garçons jouaient également avec nous, mais c'était plutôt des jeux de ballon. Cela nous amusait de les voir en culottes de peau rehaussées de larges bretelles à fleurs ressemblant à des édélweiss. On n'en n'avait jamais vu de semblables! On n'était pas habitués non plus à tant d'abondance de nourriture, le beurre et la crème étaient distribués à volonté, sans restriction, presque jusqu'à écœurement.

Nos lits en bois étaient très confortables, chacun avait sa grosse couette et son oreiller de plumes. L'eau chaude pour la toilette était un véritable plaisir.

Nous avons même fait une très belle excursion en autocar à Baden-Baden, au lac de Constance, où nous avons passé une magnifique journée. Ce séjour a été très attractif, nous avons été superbement traitées, un peu comme une revanche sur ce que nous avait fait subir la guerre dont hélas, beaucoup ne sont pas revenus !

Le moment du retour chez nos parents en France est arrivé. Non sans une distribution, pour chaque enfant, d'un colis de victuailles contenant un kilo de bon beurre, un pot en carton de miel, un kilo de sucre en morceaux, du pain d'épices, il y avait même du tabac pour les pères ! Après un voyage en train plutôt fatigant, assises sur des banquettes en bois, la nuit a été longue et mouvementée. C'était difficile de dormir paisiblement, avec les grosses secousses dans ce train qui roulait souvent lentement à cause des voies endommagées par une intense circulation, les lumières trop vives dans les gares, qui nous aveuglaient et les appels dans les haut-parleurs, « Achtung, Achtung ! » en allemand ou bien « Attention, Attention ! » en français, suivis de paroles incompréhensibles, achevant de perturber complètement notre sommeil.

Nous étions cependant heureuses d'avoir passé un séjour très agréable qui nous a permis de faire une bonne cure de repos et de nourriture, abondante et variée, dans le confort de ce chalet en Allemagne. Mais par-dessus tout, nous aspirions à retrouver nos parents et vivre dans la paix retrouvée, après cette guerre qui venait enfin de se terminer !